Document généré le 16 avr. 2024 06:22

24 images

Éditorial

Marie-Claude Loiselle

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22554ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (1992). Éditorial. *24 images*, (62-63), 3–3.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉDITORIAL

QU'EST DEVENUE LA CINÉPHILIE ?

Jamais n'aura-t-on autant entendu parler de cinéphilie que depuis que les cinémas de répertoire disparaissent les uns après les autres et que les salles de cinéma, lorsqu'elles présentent autre chose que les gros canons américains, se voient sinistrement désertées. Festivals de films de tous genres, projections en plein air, cinémarathon, toute manifestation reliée au cinéma devient «cinéphilique». Cela s'explique aisément lorsque l'on sait que l'avidité du public n'est stimulée que par ce que l'on désigne du nom d'«événement», encouragé en ce sens par la presse qui, tels des rapaces devant une proie facile, ne fait plus écho qu'à cela. Par un glissement sémantique aberrant, la cinéphilie n'est plus que ce qu'on affiche le samedi soir ainsi que chaque été au moment du festival en s'agglutinant comme des mouches pour aller voir des films qui, en d'autres temps, n'auraient pas arraché cent personnes à leur petit écran. Roland Smith lui-même, après avoir sonné le glas de son dernier cinéma de répertoire (le cinéma Festival(!)), se recycle aujourd'hui comme codirecteur d'un festival de cinéma fantastique. Les festivals auraient-ils achevé la cinéphilie en faisant de cet élan envers le cinéma, qui appelle une curiosité soutenue, rien d'autre qu'un pélerinage que l'on fait en meute, au gré des événements et des seules sorties de films qui auront pris nos écrans d'assaut à grand renfort publicitaire. Et il faudra voir combien de films autres qu'américains sortiront sur nos écrans cet automne?

Le public ne répond plus qu'à l'appel de l'événement. Claude Chamberlan l'a compris en organisant son cinémarathon jumelé à des projections en plein air. PHOTO: JACQUES DUFRESNE

Un directeur de festival comme Serge Losique (lui le premier) ne peut que se saisir de cette situation qui lui fournit un élément de chantage supplémentaire pour donner plus d'envergure à sa manifestation et ainsi se proclamer «sauveur du cinéma», gardien d'un des derniers bastions de la cinéphilie montréalaise... Il n'y a qu'à voir comment le grand manitou du FFM se plaît à évoquer, à chacune de ses conférences de presse, d'une voix paternelle appuyée, «les quelque deux cent mille *cinéphiles*» qui fréquentent *son* festival chaque année. Cela fait aussi un bon deux cent mille personnes qui rentreront hiberner dans leur tanière après ces 12 jours, avec le léger vague à l'âme qui succède aux festivités; car ce n'est pas tant les films qui importent comme le fait *d'être là*, d'avoir *participé* à la fête en quête d'un quelque chose d'innommable et sans corps qui ne se sera jamais pointé. Est-ce ça aujourd'hui être cinéphile? Et si le terme «cinéphilie» n'était plus qu'un vernis que l'on pose sur les lambeaux d'un cinéma en déroute?

Si à plusieurs reprises, la question de la cinéphilie avait été abordée dans des textes publiés au cours des dernières années, jamais n'avions-nous consacré d'espace uniquement à celle-ci. Encore une fois, c'est par quelques détours que nous en discuterons (celui de la critique et d'un hommage à Serge Daney), mais pour mieux saisir le sens véritable d'un terme qui à ce jour ne veut plus rien dire, de même que l'environnement dans lequel, ou plutôt contre lequel le cinéphile doit se dresser... peut-être irrémédiablement seul, comme le texte qui suit en témoigne.■

Marie-Claude Loiselle